

Chères oubliées

Illustration de couverture : Tiphaine Burtin, *Caroline Bonaparte*, 2024.

© Tiphaine Burtin, 2024

ISBN : 979-10-424-1134-3

© Tiphaine Burtin, 2024

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés.

Tiphaine Burtin

Chères oubliées

**En souvenir de toutes les femmes effacées de l'Histoire par la
mémoire des Hommes.**

De la même autrice :

Sidonie, Laitière à Paris

Rosalie, Ouvreuse à l'Opéra

Adèle, Ouvrière de la couture

Avant-propos

Chers lecteurs,

Vous tenez entre vos mains l'aboutissement d'un projet qui me tenait à cœur. C'est vous qui me l'avez inspiré : en lisant mes romans, vous êtes nombreux à m'avoir demandé d'écrire sur l'Impératrice Eugénie. Je n'ai pas hésité une seule seconde, ravie de pouvoir vous partager ma passion pour cette femme méconnue au destin extraordinaire. Et puis, alors que je réfléchissais à la forme que j'allais donner à ce projet, d'autres noms de femmes ont commencé à se bousculer dans ma tête : toutes méritaient d'être étudiées. Toutes n'ont été jugées qu'à travers les hommes qui les entouraient. Toutes ont été oubliées, négligées ou reléguées au rang de figurantes de l'Histoire. Toutes sont presque (ou complètement) inconnues du public français. Toutes ont été réduites à un épisode de leur vie et pourtant, quels destins elles ont eu !

Alors j'ai lu, réfléchi, débattu, questionné, pour sélectionner finalement trente-cinq femmes des XIX^e et XX^e siècles qui, à mon sens, méritaient d'être valorisées. Le choix n'a pas été simple et, parfois, il a aussi fallu retirer certaines d'entre elles, faute de sources suffisantes, comme ce fut le cas pour Candia Barrow-Cadbury et Sarah Smith. Une fois le choix arrêté, il a fallu plonger dans la vie de chacune, apprendre à les connaître ou à les redécouvrir. Et c'est en cherchant que la forme du livre m'est venue ; je ne voulais pas d'un « catalogue encyclopédique », trop rébarbatif ou illisible. Je voulais un ouvrage accessible au plus grand nombre, où les lecteurs apprendraient sans en avoir l'impression. Et en (re)découvrant ces femmes, une interrogation m'est venue : si j'avais pu les rencontrer, qu'aurais-je aimé leur dire ? Qu'aurais-je voulu leur demander ? J'ai donc choisi de leur écrire, et ce sont ces lettres qui composent *Chères oubliées*.

Les femmes que vous allez découvrir s'appellent Adèle, Alexandrine, Eleanor, Eugénie, Grace, Julia, Juliette, Kitty, Lillian,

Marie, Marie-Caroline, Maud et Rose. Elles étaient les femmes et les muses des écrivains, des politiciens ou des artistes des XIX^e et XX^e siècles.

Elles s'appellent Caroline, Élixa, Hélène et Pauline. Elles étaient les sœurs de deux des plus grandes figures de l'histoire de l'Europe contemporaine.

Elles s'appellent Charlotte, Jeanne, Mathilde et Nathalie. Elles étaient les filles, les cousines ou les petites-filles, réduites à des épisodes historiques ou à des mentions littéraires.

Elles s'appellent Céleste, Constance, Fréhel, Julie-Victoire, Marie, Merle, Vera et Vivien. Actrices, chanteuses, politiciennes ou intellectuelles, elles ont mené des carrières hors du commun mais sont aujourd'hui tombées dans l'oubli.

Elles s'appellent enfin Ellen, Henriette, Jeanne, Méry, Suzanne et Victorine. Toutes ont posé pour Manet : nous connaissons leur visage, nous les admirons dans les musées, mais nous ne connaissons pas leur nom, et encore moins leur vie.

Ces trente-cinq portraits doivent redonner vie à celles qui ne sont habituellement que rapidement évoquées ; ils doivent faire redécouvrir des femmes aux rôles déterminants mais laissées de côté par hasard, par maladresse ou, malheureusement, par calcul politique. Ils doivent aussi faire connaître au public français des figures étrangères très peu connues sur notre territoire : aux côtés des françaises, vous trouverez des irlandaises, des anglaises, des italiennes, des allemandes et des américaines. Vous trouverez des femmes qui, à quelques exceptions près, n'ont laissé leur nom ni à une rue, ni à un bâtiment public, et qui n'ont pas même une simple plaque commémorative. Vous trouverez des femmes aux destins si fascinants qu'ils seraient dignes de romans. Vous trouverez surtout des femmes qui ont toutes énormément souffert mais qui ont vécu, qui ont survécu, malgré tout. Je laisserai d'ailleurs la conclusion de cet avant-propos à l'une d'entre elle, Hélène, qui, sur son lit de mort, prononce cette phrase qui, aujourd'hui, pourrait s'appliquer à

chacune de mes oubliées : « *Nous avons beaucoup souffert parce que nous avons un cœur* ».

Adèle Hugo

27 septembre 1803 – 27 août 1868

Chère Adèle,

Vous portez le nom de l'écrivain le plus connu de la littérature française et pourtant personne ne vous connaît. Pire, personne ne s'intéresse à vous. Votre histoire, Adèle, est peut-être l'une des plus tristes de toutes mes oubliées mais elle est effacée, comme vous, par la prédominance de votre mari.

Vous êtes née Adèle Foucher le 27 septembre 1803, à Paris, dans une famille bourgeoise. Votre père, greffier au tribunal, est ami avec la famille Hugo, et vous menez une enfance confortable, entourée de vos deux frères et des enfants Hugo. Vous tombez rapidement amoureuse du jeune Victor Hugo et nous savons, grâce à votre correspondance conservée, qu'il retournait vos sentiments. Vous vous mariez le 12 octobre 1822, mais les réjouissances sont déjà marquées par un drame : Eugène, le frère aîné de Victor, est secrètement amoureux de vous et votre mariage le plonge dans une profonde dépression, obligeant sa famille à le faire interner à l'asile de Charenton. Votre famille est cependant bientôt complétée par la naissance de vos cinq enfants : Léopold en 1823 (malheureusement décédé trois mois plus tard), Léopoldine en 1824, Charles en 1826, François-Victor en 1828 et Adèle en 1830. À la même époque, vous prenez des cours de dessin avec la peintre Julie Duvidal de Montferrier, qui vous permettent de développer votre talent de dessinatrice et, surprise ! en 1827, Julie épouse votre beau-frère, Abel Hugo.

Mais, Adèle, malgré votre vie bien remplie, vous n'êtes pas heureuse. Déjà parce que vous ne vous remettez jamais vraiment du décès de Léopold. Ensuite parce que la joie des naissances de vos enfants est ternie par le décès de votre mère, Anne-Victoire, en 1827. Et enfin parce que Victor se voue entièrement à sa carrière littéraire et théâtrale, ne

rêvant que de succès et de gloire, et vous accorde très peu de temps et d'attention. Sans doute est-ce parce que vous vous sentez délaissée que vous entamez une liaison avec l'écrivain Sainte-Beuve, ami de Victor (certains affirment d'ailleurs qu'Adèle serait sa fille). Victor entame alors lui aussi une liaison, en 1833, avec la comédienne Juliette Drouet, dont il est tombé follement amoureux. Jalouse, vous vous éloignez de Sainte-Beuve pour tenter de reconquérir votre époux, et vous rompez définitivement avec votre amant en 1837. La même année, votre-beau-frère Eugène meurt, à trente-six ans, sans avoir retrouvé la raison. Vous avez dû, Adèle, ressentir cette perte très douloureusement. Après tout, n'était-ce pas à cause de vous qu'Eugène avait sombré dans la dépression, puis dans la folie ?

Séparée de Sainte-Beuve, et décidée à rappeler à tous que vous êtes l'épouse légitime, vous vous consacrez alors aux intérêts littéraires et financiers de votre mari, et à vos enfants, dont vous dessinez de nombreux portraits (les cours dispensés par Julie ont donc porté leurs fruits ; vous êtes devenue une dessinatrice très talentueuse). Vous voyez peu Victor, toujours occupé ailleurs et toujours avec Juliette. Vous, Adèle, vous passez beaucoup de temps avec la famille Vacquerie, des amis de votre belle-famille installés en Normandie. D'ailleurs, Léopoldine épouse Charles Vacquerie en février 1843. Vous êtes heureuse, Adèle, parce que votre fille fait un mariage d'amour, et vous espérez que, bientôt, des petits-enfants viennent remplir l'espace laissé vide par l'absence de Victor. Oh Adèle, si vous aviez su !

Léopoldine et son mari s'installent à Villequier, chez les Vacquerie, le 2 septembre 1843. Deux jours plus tard, le pire se produit. Charles embarque dans un canot sur la Seine pour se rendre à Caudebec-en-Caux, la ville voisine, avec son oncle, son cousin de onze ans, et Léopoldine. Le trajet aller se déroule sans encombre mais, au retour, le vent s'élève brusquement et fait chavirer l'embarcation. Terrifiée, et ne sachant pas nager, Léopoldine s'accroche au canot. Charles, excellent nageur, plonge à plusieurs reprises pour tenter de la sauver puis, voyant qu'il n'y parvient pas, se laisse couler pour mourir avec elle. Tous les

occupants du canot perdent la vie. Vous êtes seule, Adèle, quand la terrible nouvelle arrive. Seule, parce que Victor est en voyage en Espagne avec Juliette Drouet. C'est seule que vous devez annoncer le décès de leur sœur à vos trois enfants. Mais le plus terrible, Adèle, c'est ce que vous apprenez après. Le plus terrible, c'est que le notaire de Caudebec chez qui les Vacquerie se rendaient ce matin-là a tenté de les dissuader de reprendre leur canot, conscient que les conditions de navigation avaient changé, et leur avait même proposé son attelage pour rentrer à Villequier. Le plus terrible, Adèle, c'est que les paysans présents sur les bords de la Seine sont intervenus trop tard, parce qu'ils pensaient qu'il s'agissait d'un jeu. Le plus terrible, Adèle, c'est que Léopoldine ne devait pas accompagner son mari, mais qu'elle avait finalement changé d'avis. Le plus terrible, Adèle, c'est que Léopoldine, qui venait d'avoir dix-neuf ans, était enceinte. Vous, Adèle, vous avez trente-neuf ans, et c'est seule que vous devez faire votre deuil.

Victor se réfugie dans le travail et écrit, encore et toujours, laissant son œuvre et sa peine à la postérité. Mais vous, Adèle, personne ne se demande comment vous surmontez votre chagrin alors que vous aussi, au même titre que Victor, vous avez perdu votre fille. Vous vous raccrochez à Adèle, qui n'a que treize ans et pour qui la mort de sa sœur constitue un choc brutal. Adèle est jolie et sensible, et vous encouragez sa passion pour le piano : elle se révèle rapidement une compositrice très douée. Mais, bientôt, d'autres soucis vous accablent. Vous perdez votre père en 1845 et, ensuite, ce sont votre fils et votre mari qui vous causent de l'inquiétude. Ils fondent ensemble le journal *L'Évènement*, opposé au nouveau président de la République, Louis-Napoléon Bonaparte. Charles y publie, en mai 1851, un article contre la peine de mort : il est condamné et enfermé six mois à la Conciergerie. En décembre Victor, devenu la principale figure d'opposition au bonapartisme, part en exil à Bruxelles, où Charles le rejoint quelques semaines plus tard. Vous restez d'abord en France, avant de vous installer à Jersey en août 1852, avec Adèle, François et Auguste Vacquerie, le beau-frère de Léopoldine. Victor et Charles vous rejoignent, puis votre famille s'installe à Guernesey en 1855, où vous passez le reste de vos vies d'exilés. Quelques maisons plus

loin, dans votre rue, Victor loue une maison pour Juliette Drouet. Oh Adèle, comment avez-vous supporté de passer toute votre vie, vous, l'épouse légitime, dans l'ombre de Juliette ? Avez-vous accepté qu'il en était ainsi ? Vous êtes-vous résignée à n'être « que » Madame Hugo ? Vous n'avez rien dit, pourtant, souffrant toujours en silence.

Votre vie en exil semble assez douce : vous vous consacrez à la carrière de votre mari et vous vous rendez en Belgique chaque été pour y retrouver vos proches restés en France, et notamment votre frère Paul, dramaturge et critique littéraire. Vous avez peu de contacts avec votre frère Victor : fidèle de Napoléon III et membre de la Maison de l'Empereur, il ne s'entend pas, pour des raisons évidentes, avec votre mari. Vous vous liez aussi d'amitié avec la romancière et dramaturge Léonie d'Aunet, que vous poussez même dans les bras de votre mari pour tenter de vous débarrasser de Juliette, votre éternelle rivale. Et puis vous avez vos enfants, votre raison de vivre, encore et toujours.

Charles se consacre à la photographie et réalise de nombreux portraits de famille. Il organise aussi des séances de « table parlante », pratique très en vogue au XIX^e siècle, où il tente de communiquer avec les esprits des défunts. François écrit : il publie *La Normandie inconnue* en 1857, puis il traduit les œuvres de Shakespeare en français. C'est finalement Adèle qui vous donne le plus de soucis. Adèle, dont vous êtes si proche, est hantée par la mort de Léopoldine et supporte mal l'exil : comme son oncle Eugène avant elle, elle sombre dans la dépression. Elle souffre de fortes fièvres, de délires et de crises de nerfs. Vous prenez alors, avec Victor, la lourde décision de la faire rapatrier en France en 1858 pour qu'elle y soigne ses troubles psychiques. Elle rentre à Guernesey quelques mois plus tard mais elle ne va pas mieux. Adèle est obsessionnelle : elle se considère comme la fiancée d'un lieutenant rencontré en 1854 (qui ne retournait pas ses sentiments), et refuse tous les fiancés potentiels présentés par vous, ses parents. Son obsession est telle qu'elle quitte Guernesey en 1862 pour retrouver son lieutenant, affecté au Canada l'année précédente. Comme vous avez dû souffrir, Adèle, après

avoir perdu Léopoldine, de voir que votre fille vous échappait et que vous ne pouviez rien faire pour elle !

Alors vous vous consacrez à votre mari, parce qu'il ne vous reste plus que cela. En 1863 vous publiez sa biographie, *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, qui constitue aujourd'hui le meilleur témoignage sur la vie de Victor en notre possession. Mais, en septembre de la même année, les nouvelles que vous recevez du Canada sont inquiétantes : Adèle vous annonce son mariage avec son lieutenant, mais explique finalement, quelques semaines plus tard, avoir menti. Elle sombre alors dans une folie dont elle ne sort plus jamais : elle souffre d'hallucinations, de mythomanie, de bipolarité, de troubles de la personnalité et d'une perte du rapport au réel. Rongés par l'inquiétude, vous, ses propres parents, ne pouvez pourtant rien faire : Adèle est majeure, vous ne pouvez pas la rapatrier contre son gré. Victor subvient à ses besoins, vous assurant qu'elle vit au moins dans des conditions décentes.

Minée par les drames et les soucis, votre santé commence alors à décliner. Victor, Charles et François supplient Adèle de rentrer ; elle refuse, ne voulant pas abandonner son lieutenant. Le décès de votre frère Victor en 1866 vous porte un nouveau coup : vous ne l'avez jamais revu depuis votre départ en exil. Deux ans plus tard, vous êtes encore affaiblie par le décès de votre petit-fils, Georges, emporté par une méningite à un an. Vous avez le temps de voir votre deuxième petit-fils, Georges, né le 16 août 1868, avant de vous éteindre, le 27 août, à Bruxelles, emportée par une congestion cérébrale. Vous avez soixante-quatre ans. Selon vos souhaits, vous reposez avec Léopoldine. Victor, encore exilé, ne peut vous accompagner que jusqu'à la frontière franco-belge.

Votre vie, Adèle, est une vie de douleur. La douleur de perdre Léopold, puis Léopoldine. La douleur de voir Adèle sombrer dans la folie sans pouvoir l'aider. La douleur d'être toujours dans l'ombre de Juliette Drouet. La douleur d'avoir fini votre vie en exil et de n'être jamais rentrée en France. Et, finalement, la douleur de n'avoir jamais vu votre dernier souhait exaucé : malgré les supplications de votre famille, vous n'avez jamais revu Adèle. C'est pour cette raison que j'ai voulu vous écrire.

J'ai voulu vous écrire, Adèle, parce que j'ai tant de regrets pour vous. J'ai voulu vous écrire, Adèle, parce que vous êtes l'éternelle oubliée, perdue dans l'ombre de Juliette Drouet, toujours présentée comme le grand amour de Victor Hugo. J'ai voulu vous écrire, Adèle, parce que le jeune homme qu'était Victor Hugo vous a aimée, vous, Adèle Foucher, vos lettres le prouvent. J'ai voulu vous écrire, Adèle, parce qu'aucun livre ne vous est consacré : notre meilleure source est le journal intime de votre fille Adèle ; pour le reste, vous ne constituez qu'un chapitre dans la vie de Victor Hugo, vous n'êtes qu'un personnage secondaire. J'ai voulu vous écrire, Adèle, parce que la mémoire française ne conserve aucune trace de vous, pas même dans son espace public. J'ai voulu vous écrire, Adèle, parce que votre correspondance avec Victor n'est même pas publiée par nos grands éditeurs, mais par une plate-forme d'autoédition. J'ai voulu vous écrire, Adèle, parce que vous avez tant sacrifié à la carrière littéraire de votre mari, restant toujours à ses côtés, quand, lui, préférait être avec Juliette, encore Juliette, toujours Juliette. J'ai voulu vous écrire, Adèle, parce qu'aujourd'hui, moins d'une heure de trajet nous sépare vous et moi. J'ai voulu vous écrire, Adèle, parce que je me souviens parfaitement être allée sur votre tombe alors que je n'étais qu'une petite fille et avoir trouvé, déjà à l'époque, à quel point votre destin était triste.

Adèle, chère Adèle, j'espère que vous me pardonnerez d'avoir troublé votre repos, mais vous méritez tant d'être connue ! À bientôt, Adèle.

Tiphaine

Adèle est inhumée au cimetière de Villequier, en Seine-Maritime, avec ses filles Léopoldine et Adèle. Elle laisse un mari, trois enfants, deux petits-enfants, un frère et une nièce. Charles meurt en 1871, François en 1873, Victor en 1885 et Adèle en 1915.

Alexandrine Zola

23 mars 1839 – 26 avril 1925

Chère Alexandrine,

Votre nom est inconnu des Français. Beaucoup ignorent même qu'Émile Zola était marié. Pourtant, Alexandrine, vous étiez la plus grande collaboratrice d'Émile. Pourtant, votre vie a tout d'un roman d'Émile Zola, donc tout pour nous fasciner. D'ailleurs, nous ignorons, Alexandrine, à quel point vous avez influencé l'œuvre d'Émile.

Vous êtes née Éléonore-Alexandrine Meley le 23 mars 1839 à Paris. Votre père, Edmond Meley, ouvrier typographe de dix-neuf ans, et votre mère, Caroline Wadoux, fleuriste de seize ans, ne sont pas mariés mais votre père vous reconnaît. Vous êtes élevée par votre mère dans le quartier des Halles, mais nous ne savons rien de votre enfance. En 1848 votre père épouse Joséphine Derumigny et ils ont un fils, Edmond. L'année suivante, votre mère se marie à son tour avec Louis-Charles Deschamps. Mais le pire est devant vous. L'épidémie de choléra qui éclate en 1849 ravage la population parisienne : votre demi-frère, Edmond, est emporté à l'âge de six mois puis, le 4 septembre 1849, votre mère Caroline succombe à son tour. Elle avait vingt-sept ans. Vous, Alexandrine, vous avez dix ans. Votre beau-père se remarie rapidement et refuse de s'occuper de vous : vous êtes donc recueillie par votre famille paternelle. Vous vivez d'abord chez votre tante Bibienne et son mari Jean-Pierre Laborde, puis chez votre oncle Narcisse et sa femme Anastasie. Vous êtes finalement accueillie chez votre père, où vous vivez avec vos deux demi-sœurs. Mais vous n'êtes pas heureuse : votre belle-mère Joséphine est très sévère et vous charge de corvées très difficiles, peut-être êtes-vous même victime de mauvais traitements. Nous ne savons rien de plus sur votre enfance, vous restez silencieuse sur ce sujet toute votre vie.

Vous commencez bientôt un apprentissage dans un atelier de fabrication de fleurs artificielles, vous aimez la mode, les travaux manuels

et la couture. À cette époque, vous prenez le prénom de Gabrielle, comme pour changer de personnalité : réaliste, sentimentale et énergique, vous possédez un fort caractère et un redoutable esprit critique, et tous vos contemporains saluent votre beauté. Mais le plus grand drame de votre vie est devant vous. Le 7 mars 1859 vous donnez naissance à une fille, Caroline-Gabrielle, née de père inconnu. Incapable de subvenir à ses besoins, vous prenez la lourde décision de l'abandonner à l'Hôpital des Enfants Trouvés, le 11 mars 1859. Cette décision vous déchire le cœur, mais quel autre choix avez-vous ? Vous êtes convaincue d'avoir pris la bonne décision, pour assurer un avenir meilleur à votre fille. Pour oublier votre douleur, vous vous réfugiez dans votre travail de lingère, et vous fréquentez les bals et les cafés où vous vous liez d'amitié avec tous les artistes de votre temps : Auguste Renoir, Alfred Sisley, Paul Cézanne, Édouard Manet, Frédéric Bazille, Camille Pissaro, Antoine Guillemet etc. En 1863 vous posez même avec Victorine Meurent pour *Le Déjeuner sur l'herbe* de Manet !

C'est probablement par l'intermédiaire de Cézanne, son ami d'enfance, que vous rencontrez Émile Zola, employé chez Hachette, le 17 mars 1864. Vous tombez amoureux et vous vous mettez en ménage en 1866. Vous quittez alors votre emploi de lingère pour tenir l'appartement, puis Émile quitte à son tour Hachette pour vivre de sa plume. Votre quotidien est parfois difficile, puisque votre situation financière dépend entièrement du succès des articles et nouvelles d'Émile. Il peut heureusement compter sur vous pour obtenir des crédits chez les commerçants, et vous n'hésitez pas à déposer vos propres possessions au Mont-de-Piété pour améliorer l'ordinaire. Néanmoins, cette incertitude financière, cette crainte du lendemain, vous pèse. Émile vous apporte cependant l'instruction que vous n'avez pas reçue pendant votre enfance : désormais, plus qu'une compagne, vous êtes véritablement l'assistante d'Émile. Vous lisez beaucoup, vous le conseillez, vous participez même aux débats avec ses amis. Vous affirmez vous être donné « *la fonction de secrétaire* »¹. En 1867 vous quittez le Quartier Latin pour vous installer

¹ Évelyne Bloch-Dano, *Madame Zola*, 1997.

avenue de Clichy avec Émile et sa mère, mais vos relations avec Émilie sont difficiles : vous avez toutes les deux de forts caractères, et vous êtes également jalouses et possessives. Deux ans plus tard, signe que les écrits d'Émile se vendent bien, vous vous installez dans une maison rue de la Condamine qui comprend un salon, une salle à manger, une cuisine, deux chambres et un jardin. À cette époque, vous prenez pleinement votre place aux côtés d'Émile, le conseillant certes dans ses écrits, mais vous chargeant également de toutes les questions domestiques. Vous prenez aussi beaucoup de plaisir à recevoir ses amis chaque jeudi, Paul Cézanne, Numa Coste, Marius Roux et Paul Alexis, et vous cuisinez vous-même pour vos invités. Votre rôle aux côtés d'Émile est officiellement reconnu lorsque vous vous mariez, le 31 mai 1870. Après votre mariage, vous abandonnez définitivement le prénom Gabrielle et vous reprenez votre nom de naissance, comme pour laisser votre passé derrière vous. Désormais, vous êtes Alexandrine Zola, vous n'êtes plus la concubine mais l'épouse légitime, vous avez enfin trouvé votre équilibre.

Votre mariage correspond aussi au début de notoriété d'Émile : en 1871, il publie *La Fortune des Rougon*, le premier tome de sa série Les Rougon-Macquart. Le succès du roman le propulse immédiatement dans le cercle des plus grands écrivains naturalistes de son temps. Désormais, vous recevez chez vous Jules et Edmond de Goncourt, Gustave Flaubert, Alphonse Daudet, Joris-Karl Huysmans, Guy de Maupassant, Henry Céard et Georges Charpentier, le nouvel éditeur d'Émile. En plus de vos activités de maîtresse de maison, vous êtes aussi étroitement associée au travail d'Émile : vous participez aux visites d'Émile pour l'élaboration de ses dossiers préparatoires (vous êtes notamment très présente pour les visites du quartier des Halles, où vous avez grandi, pour les préparations du *Ventre de Paris*), vous écoutez Émile vous faire la lecture de ses œuvres, conseillant des modifications et améliorations, vous accompagnez Émile au théâtre chaque lundi et vous participez aux réceptions avec vos nouveaux amis. Votre intégration au groupe est cependant difficile : malgré l'instruction qu'Émile vous a dispensée, vous restez une femme du peuple, qui cherche à cacher ses origines populaires autant que possible, la présence des deux autres femmes du groupe vous

les fait d'ailleurs ressentir encore plus cruellement. Il y a d'abord Marguerite Charpentier, femme de l'éditeur d'Émile et fille du joaillier de la famille impériale déchue. Marguerite est moqueuse et hautaine, mais elle est aussi redoutablement intelligente (elle parle plusieurs langues) et elle tient, chaque vendredi, un salon intellectuel et artistique qui réunit quatre-cent personnes ! Il y a ensuite Julia Daudet, journaliste, critique littéraire et écrivain. Très intelligente, Julia tient elle aussi un salon très réputé ; elle est également la collaboratrice d'Alphonse (elle est même soupçonnée d'écrire une partie de ses œuvres, ce qui inspire la nouvelle « Madame Sourdis » à Émile en 1880). Il vous est difficile, Alexandrine, de trouver votre place entre ces deux femmes du monde brillantes et cultivées, qui portent des robes de grands couturiers alors que vous cousez les vôtres vous-même. Sans Émile, vous n'auriez jamais dû les rencontrer. Vous savez que, malgré vos efforts, vos amis se doutent de vos origines. Edmond de Goncourt affirme notamment que vous avez « *l'aigreur d'une poissarde qui va bientôt nous engueuler* »². Mais, à force d'efforts, vous prenez confiance en vous et vous vous liez d'amitié avec Marguerite et vous êtes proche de Julia. Vous êtes également très amie avec Amélie Laborde, la femme de votre cousin, partant même en vacances avec Marguerite et elle.

En 1874, forts des succès littéraires d'Émile qui ne faiblissent pas, vous vous installez dans un hôtel particulier rue Saint-Georges mais, la même année, vous tombez malade et vous êtes alitée deux mois. Vous souffrez d'asthme et les médecins vous recommandent des bains de mer : vous passez l'été en Normandie et, à partir de cette date, vous passez chaque été en bord de mer avec les Charpentier. Les années passent, paisiblement, rythmées par les nouveaux romans d'Émile.

En 1877 il publie *L'Assommoir* (Anna, la fille de Gervaise, y suit un apprentissage de fleuriste, comme vous Alexandrine) : le succès du roman est immédiat, Émile est désormais riche et célèbre. Après tant

² Edmond de Goncourt, *Journal des Goncourt. Mémoires de la vie littéraire. Tome 3, 1887-1896*, 2014.

d'années passées à vivre dans la peur du lendemain, à économiser, vous êtes enfin libérées de vos craintes financières. C'est donc soulagés et heureux que vous partez en vacances à L'Estaque. Avec l'aide d'Émile, vous y entreprenez des démarches pour retrouver la trace de votre fille, mais vous apprenez bientôt une terrible nouvelle. Vous obtenez le rétablissement officiel de l'acte de naissance de Caroline-Gabrielle le 14 juillet 1877 et vous apprenez que votre fille est décédée le 23 mars 1859, à trois semaines. Le 23 mars 1859, le jour où vous fêtiez, Alexandrine, vos vingt ans. Que ressentez-vous alors, Alexandrine ? Nous ne pouvons pas l'imaginer. Cette nouvelle est un véritable drame pour vous : vous n'avez pas eu d'autres enfants et, à trente-huit ans, vous savez que vous n'en aurez jamais d'autre. Vous vous sentez coupable : de ne pas donner d'enfants à Émile, d'avoir abandonné votre fille, d'avoir, en un sens, causé sa mort. Et puis, vous êtes envieuse, aussi : Marguerite et Amélie ont trois enfants, Julia en a deux, pourquoi ce bonheur vous est-il refusé ? Vous passez vos vacances cloîtrés, et Émile en profite pour écrire son prochain roman, *Une page d'amour*, dont les trois thèmes principaux sont inspirés du drame que vous venez de vivre : la maternité, la culpabilité et la mort.

À votre retour de vacances, grâce au succès de *L'Assommoir*, vous réalisez le rêve d'Émile en achetant une maison de campagne à Médan pour neuf mille francs. Si Médan, qui devient bientôt votre résidence principale, est le rêve d'Émile, c'est aussi, Alexandrine, votre terrain d'activités : vous suivez les travaux, vous payez vous-même les ouvriers, vous décidez de l'aménagement et de la décoration etc. Des années plus tard, Denise Le Blond-Zola écrit d'ailleurs que « *Médan a été l'œuvre de Madame Zola* »³. Vous faites ainsi construire deux tours, l'une abritant la salle à manger et le cabinet de travail d'Émile, l'autre une salle de billard et une lingerie dont vous faites votre salon, votre cabinet de travail et votre boudoir. Vous construisez également un pavillon des amis composé de quatre chambres, et vous installez, sur l'île de votre propriété, un chalet norvégien acheté lors de la démolition de l'Exposition

³ Denise Le Blond-Zola, *Émile Zola raconté par sa fille*, 1931.

universelle de 1880. En 1882, les droits d'auteur de *Pot-Bouille* vous permettent d'installer des serres de fleurs rares, des volières et une basse-cour accueillant des lapins, des chèvres, des vaches, des poules, des chiens et des chats. En été, vous cueillez des groseilles, des framboises, des cassis et des prunes, que vous offrez à vos amis ou dont vous faites des confitures. À Médan vous vous épanouissez pleinement dans vos rôles d'épouse et d'hôtesse. Vous vous levez tôt, vous déjeunez avec Émile puis, pendant qu'il dépouille son courrier, vous triez les articles qui lui sont consacrés. Quand Émile travaille sur un roman, vous vous occupez de la maison, donnant des tâches aux domestiques et surveillant le ménage. Après le repas, Émile fait une sieste et vous vous consacrez à votre correspondance. En fin d'après-midi, Émile réalise les tirages de ses photographies puis, après le repas, vous vous installez dans la salle de billard où Émile vous fait la lecture de ses nouveaux romans ; vous le conseillez, tout en réalisant vos ouvrages de couture. Vous recevez également régulièrement vos amis : vos journées sont alors remplies par les jeux de boules et de croquet, les promenades en barque ou à bicyclette, et vous veillez aussi personnellement à la préparation des repas, décidant des menus et effectuant vous-même les achats chez vos fournisseurs. Vous vous investissez enfin dans la vie de Médan : Émile est conseiller municipal, et vous êtes proche du curé de Médan, participant à l'organisation des fêtes paroissiales et distribuant les prix.

Pourtant, alors que vous êtes heureuse et épanouie, une période de tristesse et de soucis s'ouvre pour vous. Malade, votre belle-mère Émilie s'éteint en 1880, à Médan : vous l'avez soignée jusqu'au bout, alors qu'Émile était absent. Malgré vos relations complexes, vous êtes profondément affectée par cette perte et vous devez aussi soutenir Émile qui, habité par des idées noires, souffre de cauchemars chaque nuit et supporte difficilement d'habiter à Médan. Il lui faut quatre ans pour totalement exorciser la mort de sa mère dans *La Joie de Vivre*, où les relations entre Madame Chanteau, Pauline et Lazare, sont fortement inspirées par les relations qu'Émile et vous entreteniez avec Émilie. La mort de votre belle-mère déclenche aussi chez vous, Alexandrine, des crises d'angoisse et de culpabilité, qui renforcent la violence de vos crises

d'asthme. Pour vous soigner, vous partez chaque été en cure thermale au Mont-Dore, qui vous soulage un peu. Mais, comme vous êtes très émotive, chaque évènement peut rapidement devenir une source d'angoisse et provoquer une nouvelle attaque : les médecins vous conseillent donc d'éviter les émotions fortes.

Alors qu'Émile enchaîne les succès, avec *Germinal* en 1885, *L'Œuvre* en 1886 et *La Terre* en 1887, vous ne vous rendez pas compte qu'il se sent vieux, fatigué, lassé. Préoccupée par votre santé (vous souffrez d'un œdème à la jambe et d'une grosseur à l'oreille), vous ne voyez pas qu'il vous échappe. En mai 1888, vous employez Jeanne Rozerot, une jeune lingère de vingt-et-un ans, qui vous aide dans vos travaux de couture et qui remplit également les fonctions de femme de chambre. Satisfaite de son travail, vous l'emmenez en vacances avec vous à Royan. Mais vous attrapez un rhume pendant votre séjour, et vous encouragez Émile à se promener avec Jeanne, pour qu'il ne passe pas ses vacances seul. Vous vous rendez compte qu'Émile est plus heureux, mais il travaille moins et la reconnaissance officielle est enfin arrivée (il a été fait chevalier de la Légion d'honneur en juillet 1888), vous ne vous posez donc pas de questions, pensant simplement qu'il est plus soulagé et détendu maintenant qu'il est libéré de l'incertitude du lendemain. Vous ne comprenez pas qu'Émile, séduit par la beauté et la jeunesse de Jeanne, est tombé amoureux d'elle. À votre retour de Royan, Jeanne démissionne. Vous êtes déçue, mais vous l'oubliez rapidement, d'autant que vous êtes contrariée par la publication du nouveau roman de votre mari. *Le Rêve* est en effet le roman le plus étrange, et peut-être le plus personnel, d'Émile. L'infécondité du couple Hubert-Hubertine se rapproche en effet fortement de celle de votre propre couple, et vous présentez d'autres similitudes troublantes. Émile écrit ainsi : « *Le ménage n'avait plus eu d'enfants, malgré son ardent désir. Après vingt-quatre années, ils pleuraient celui qu'ils avaient perdu* »⁴. Vingt-quatre ans, c'est exactement le temps qui s'est écoulé depuis votre rencontre avec Émile... Préoccupée par l'angoisse de n'avoir pas donné d'enfants à Émile, et par

⁴ Émile Zola, *Le Rêve*, 1888.

l'aménagement de votre appartement rue de Bruxelles, vous pensez qu'Émile s'éloigne parce qu'il a commencé l'écriture de *La Bête Humaine*.

La vérité, Alexandrine, c'est que vous ignorez tout pendant trois ans. Vous ignorez qu'Émile et Jeanne sont devenus amants, et qu'il a installé la jeune femme non loin de chez vous, dans un appartement rue Saint-Lazare. Vous ignorez que Jeanne a donné naissance à leur fille Denise en 1889, puis à leur fils Jacques en 1891. Vous ignorez ce qu'Edmond de Goncourt, Marguerite Charpentier, et Julia Daudet savent parfaitement. Tout bascule finalement le 10 novembre 1891, lorsque vous recevez une lettre anonyme vous informant de la situation. Que ressentez-vous alors, Alexandrine ? Ce n'est pas tant la trahison d'Émile qui vous fait souffrir, ce sont les enfants, les enfants que vous auriez tant aimé avoir. Vous souffrez tant que vous parlez même de meurtre et de suicide, vous rendant chez Jeanne (évacuée avec ses enfants) où vous découvrez les lettres envoyées par Émile.

Pourtant, vous tentez d'abord de faire comme si rien ne s'était passé, du moment que votre légitimité d'épouse n'est pas remise en cause. Vous voyagez avec Émile en Belgique, en Normandie, à Lourdes, dans le Midi et en Italie : Émile est loin de Jeanne, et votre jalousie s'apaise. Mais les tensions reprennent dès votre retour à Paris, et la crise de votre couple s'aggrave encore en 1893, avec la parution du dernier tome des Rougon-Macquart. Vous ressentez en effet *Le Docteur Pascal* comme une véritable insulte et une humiliation : Pascal Rougon, cinquante-neuf ans, tombe en effet amoureux de sa nièce, Clotilde Saccard, vingt-cinq ans, et ils deviennent amants. Vos proches comprennent comme vous que le roman est en fait une célébration de l'amour d'Émile et Jeanne mais, le plus insultant, c'est que le roman vous est dédié : « À la mémoire de ma mère et à ma chère femme. Je dédie ce roman qui est le résumé et la conclusion de toute mon œuvre »⁵. Pour vous, ce dernier affront est insupportable : vous voulez divorcer et travailler pour subvenir à vos

⁵ Émile Zola, *Le Docteur Pascal*, 1893.

besoins ! Votre santé souffre de la situation, vos traits vieillissent rapidement et vous confiez votre tristesse à Julia Daudet, qui affirme à son ami Edmond de Goncourt que vous êtes : « *vieille, ridée, grippée, semblable à une vieille poupée à l'étalage d'un magasin en faillite* »⁶.

C'est lors d'un voyage à Londres, où vous êtes célébrée par le maire mais aussi par les écrivains Arthur Conan Doyle, Thomas Hardy et Oscar Wilde, que vous renoncez au divorce : aux yeux de tous, vous êtes toujours Madame Zola, l'épouse légitime. Progressivement, vous parvenez ainsi à accepter Jeanne et les enfants : vous demandez de leurs nouvelles, vous leur offrez des cadeaux, vous les accompagnez en promenade avec Émile. Un nouvel équilibre se met alors en place : Émile passe la matinée et le déjeuner avec vous, et consacre le thé et la fin d'après-midi à Jeanne et aux enfants. Chaque année, d'octobre à décembre, vous voyagez également seule en Italie, où vous découvrez les joies de l'indépendance et de l'absence de responsabilités domestiques. Pourtant, ce nouvel équilibre est encore une fois bouleversé en 1897 : votre plus grand rôle aux côtés d'Émile vous attend.

En 1894, le capitaine Alfred Dreyfus est en effet accusé d'avoir transmis des renseignements militaires confidentiels à l'armée allemande : reconnu coupable, il est condamné à la réclusion à perpétuité et détenu sur l'île du Diable, au large des côtes guyanaises. Un autre officier, Picquart, est convaincu de l'innocence de Dreyfus : avec la femme et le frère de Dreyfus, ils luttent depuis trois ans pour obtenir la réouverture de l'enquête et la révision du procès. Ils parviennent finalement à convaincre Émile de l'innocence d'Alfred et du truchage de son procès. Le 13 janvier 1898, Émile publie *J'accuse* dans le journal *L'Aurore* : il y dénonce la responsabilité de ceux qui ont, de près ou de loin, participé à ce simulacre de procès et à la falsification des preuves, et demande la révision du jugement. La déclaration de Zola divise la France entre les dreyfusards, convaincus de l'innocence de Dreyfus, et les anti-

⁶ Edmond de Goncourt, *Journal des Goncourt. Mémoires de la vie littéraire. Tome 3, 1887-1896*, 2014.

dreyfusards, antisémites (Dreyfus est juif) et nationalistes (l'Allemagne a volé l'Alsace et la Lorraine à la France après la guerre de 1870), convaincus de sa culpabilité. De nombreuses manifestations extrêmement violentes éclatent partout en France : à Nantes, Nancy, Rennes, Toulouse, Montpellier, Tours, Poitiers, Angoulême, Marseille et Bordeaux, trois mille personnes brandissent des pancartes : « Mort aux Juifs, Mort à Zola, Mort à Dreyfus » ; à Rouen ce sont deux mille manifestants qui scandent « À bas Zola ! À bas les Juifs ! ». À Paris, les anti-dreyfusards hurlent sous vos fenêtres « À mort Zola ! Zola à la potence ! ». Émile, comme vous, est insulté à chacune de ses sorties et la porte de votre domicile est gardée nuit et jour. Émile est finalement jugé pour diffamation par des « victimes » mises en cause dans *J'accuse* en février 1898 : il est condamné à un an de prison et trois milles francs d'amende. Il fait appel et, alors qu'il attend la révision de son jugement, un deuxième procès lui est intenté par trois autres « victimes » : il est condamné, le 9 juillet 1898, à verser cinq milles francs de dommages et intérêts par victime, deux milles francs d'amende et à deux mois de prison avec sursis. Quelques jours plus tard, il perd son procès en appel et sa première condamnation est confirmée.

Pour éviter la prison, il part en exil à Londres, où, sur vos conseils, Jeanne et les enfants le rejoignent bientôt. Vous refusez de quitter la France, préférant rester à Paris où vous devenez la principale collaboratrice d'Émile. Vous êtes convaincue d'être plus utile à Paris, où vous pouvez lire les journaux, informer Émile des événements, et chercher des pièces pour innocenter Dreyfus et, donc, blanchir votre mari. Votre vie en France est pourtant difficile : à Paris comme à Médan vous êtes constamment surveillée par la police et les journalistes et, lorsque vous ouvrez la correspondance d'Émile, vous constatez qu'elle contient autant de lettres d'admiration que de courriers haineux. Un bûcher est d'ailleurs dressé devant chez vous, et vous recevez vous-même des lettres de menace d'une violence inouïe : « *Madame, si vous ne foutez pas le camp d'ici huit jours, on trouvera moyen, malgré la domesticité qui vous entoure, de vous foutre dans le ventre ce qu'il faut pour vous faire*

crever »⁷. Que ressentez-vous, Alexandrine, à la lecture de ces lettres ? Avez-vous peur ? Êtes-vous déterminée à vous battre ? Vous tenez bon, pour Émile. Vous n'êtes d'ailleurs pas seulement sa collaboratrice politique, vous vous transformez également en agent littéraire, répondant aux lettres, gérant les comptes des traducteurs et éditeurs, mettant au point le contrat de son prochain roman *Fécondité* avec son éditeur Eugène Fasquelle. Vous retrouvez également votre rôle d'épouse aimante, qui s'était effacé depuis la révélation de la double vie d'Émile, en lui préparant des colis : vous lui envoyez des marrons glacés, des beignets d'orange, des confitures de prunes, des prunes à l'eau-de-vie, du chocolat, des bonbons, des fleurs de Médan, du fromage et des chaussettes que vous tricotez vous-même ! Et puis vous n'êtes pas seule, vous êtes entourée par de nombreux amis même si votre cercle change : vous fréquentez toujours les Charpentier, mais vous êtes aussi très proche de l'écrivain Octave Mirbeau et de sa femme Alice, d'Eugène Fasquelle, l'éditeur d'Émile, et de sa femme Jeanne, du compositeur Alfred Bruneau et de son épouse Philippine, mais aussi d'Anatole France, des frères Clemenceau et de Mathieu et Lucie, le frère et la femme de Dreyfus. À l'inverse, vous ne voyez plus Julia Daudet, Henry Céard, Huysmans et François Coppé : farouchement anti-dreyfusards, vous ne pouvez leur pardonner d'appartenir à l'autre camp. Vous rendez également visite à Émile en Angleterre d'octobre 1898 à février 1899, mais le climat anglais empire vos crises d'asthme et vous rentrez à Paris.

En France, l'Affaire progresse : le 3 juin 1899, la Cour casse le jugement de 1894 et renvoie Dreyfus devant le conseil de guerre de Rennes. Émile rentre à Paris deux jours plus tard : grâce à votre dévouement et votre soutien sans faille pendant toute la durée de l'Affaire, la crise que vous traversiez est oubliée, l'affaire Jeanne Rozerot est pardonnée. Le 9 septembre, Dreyfus est à nouveau condamné mais Émile Loubet lui accorde la grâce présidentielle dix jours plus tard, et la

⁷ Évelyne Bloch-Dano, *Madame Zola*, 1997.

loi d'amnistie votée le 19 décembre 1900 met définitivement fin aux poursuites contre Émile.

Mais votre mari est désabusé, il vit retiré et se tient à l'écart de la vie publique, préférant se consacrer à l'écriture de ses Quatre Évangiles : *Fécondité*, publié en 1899, *Travail*, en 1900, *Vérité*, en 1901 et *Justice*, inachevé. Vous, Alexandrine, vous reprenez votre rôle de collaboratrice, gérant la publication des œuvres d'Émile à l'étranger et le représentant dans tous les événements politiques et publics. En 1901, notamment, vous êtes conviée par le Parti Socialiste pour une lecture des textes d'Émile, vous assistez à une conférence de Jean Jaurès et vous participez à un banquet organisé par les associations ouvrières. Vous êtes à nouveau heureuse. Mais, une fois encore, ce bonheur ne dure pas.

Le 28 septembre 1902 vous regagnez Paris après avoir passé l'été à Médan. Votre domestique n'étant pas parvenu à allumer le feu dans votre chambre, vous vous couchez le soir dans un lit froid. Vous ignorez, Alexandrine, que le feu a continué à couver, sans flamme. Vous vous réveillez dans la nuit, prise de maux de tête, de nausées et de vertiges : Émile refuse d'appeler les domestiques, pour ne pas les déranger. Le lendemain matin, à neuf heures, votre valet, habitué à vous voir levés de bonne heure, s'inquiète et décide de forcer la porte de votre chambre : vous êtes étendue sur le lit, inconsciente, tandis qu'Émile est allongé par terre. Vous êtes transportée à l'hôpital mais personne ne parvient à ranimer Émile : il est mort, intoxiqué par les vapeurs de monoxyde de carbone. S'agit-il d'un accident ? Ou la cheminée a-t-elle été bouchée par les anti-dreyfusards ? Nous ne le saurons jamais. Mais vous, Alexandrine, pourtant asthmatique, vous survivez et vous êtes veuve, à soixante-trois ans. Quand vous apprenez la mort d'Émile à votre réveil, votre première réaction est de demander à ce que Jeanne soit prévenue. Ensuite, il vous faut organiser les funérailles, auxquelles vous n'avez pas la force d'assister. Jeanne et ses enfants sont présents et le peuple de Paris, ce peuple qu'Émile a tant aimé, est massé dans les rues et défile pendant des heures devant la tombe d'Émile, croisant des délégations de mineurs du Nord venues rendre un dernier hommage à votre mari.

Vous vous consacrez alors, Alexandrine, à conserver et transmettre l'héritage littéraire de votre mari : vous encouragez la création de l'*Association Émile-Zola*, vous soutenez le projet du journaliste Maurice Le Blond d'organiser, chaque premier dimanche d'octobre, une cérémonie à Médan en mémoire d'Émile, et vous participez à toutes les inaugurations de rues, statues etc. en l'honneur de votre mari. Vous veillez également sur Jeanne et les enfants, leur versant une rente confortable tous les trois mois et réduisant votre train de vie pour subvenir à leurs besoins. Pour payer les traitements de Jacques, atteint de tuberculose osseuse, et l'éducation de Denise, vous vendez une partie de vos biens aux enchères et vous vous installez dans un appartement moins coûteux rue de Rome (où vous reconstituez le cabinet de travail d'Émile). Vous veillez sur les enfants avec tant d'attentions et d'affections que vous devenez, en quelque sorte, leur grand-mère. Vous reprenez également vos cures annuelles au Mont-Dore et vos voyages en Italie, mais vous êtes profondément affectée par le décès de Marguerite Charpentier en 1904. Vous vous investissez alors avec ardeur dans *La Pouponnière*, l'association créée par Marguerite en 1891 pour venir en aide aux mères célibataires et aux enfants en bas-âge des classes populaires.

Le 23 février 1905, vous prenez la lourde décision de faire don de la maison de Médan à l'Assistance Publique pour la consacrer à la mémoire d'Émile et en faire un lieu ouvert à tous. À soixante-six ans, la charge de la gestion domestique et financière de Médan devient trop lourde pour vous, et vous êtes convaincue que cette décision est la meilleure pour préserver le souvenir d'Émile. Et puis, vous êtes très occupée. L'année 1906 est en effet riche en rebondissements.

Vous travaillez d'abord à la publication de la correspondance d'Émile mais, surtout, vous lancez une procédure devant le conseil d'État pour obtenir que Denise et Jacques portent le nom de leur père : le décret est publié en 1907, et Denise et Jacques Rozerot deviennent officiellement Denise et Jacques Émile-Zola. Votre attitude, Alexandrine, ne peut que forcer notre admiration : vous qui avez tant souffert de ne pas

avoir d'enfants, vous vous êtes battue pour faire reconnaître ceux de votre mari. Quel courage il vous a fallu !

Mais l'été 1906 est lui aussi particulièrement riche en rebondissements. D'abord, le 12 juillet, la Cour de Cassation prononce la réhabilitation de Dreyfus : c'est une victoire, enfin, après tant d'années de lutte ! Ensuite, le 13 juillet, le Parlement adopte, à trois-cent-soixante-seize voix contre cent-soixante-cinq, une loi pour le transfert de la dépouille d'Émile au Panthéon. C'est à contre-cœur que vous acceptez cette décision, comme vous l'écrivez à Denise : « *Je laisserai partir cette chère dépouille au Panthéon, c'est un sacrifice immense que je fais, je piétine sur mon cœur atrocement. J'aurais été si heureuse de songer que nous irions tous le retrouver un jour, qu'il aurait avec lui, même dans la mort, tout ce qu'il avait aimé. Mais non ! Il sera seul là-bas* »⁸. L'exhumation et le transfert ont lieu deux ans plus tard, le 3 juin 1908. Le trajet entre le cimetière et le Panthéon est ponctué par des cris de « À bas les Juifs ! À bas Zola ! » et cinq milles personnes tentent de bloquer le cortège (quarante arrestations sont prononcées). Vous descendez finalement de voiture devant le Panthéon, accompagnée de Jeanne, Denise, Jacques et d'Alfred et Lucie Dreyfus, et vous vous recueillez devant le cercueil. La cérémonie officielle a lieu le lendemain, 4 juin 1908. Gaston Doumergue, ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, prononce le discours. Émile est ensuite installé dans la même crypte que Victor Hugo. Vous descendez vous y recueillir, avec Jeanne et les enfants, mais l'accès au caveau vous est ensuite interdit à partir du mois de juillet, pour éviter les débordements (les tensions de l'Affaire Dreyfus ne sont pas totalement éteintes). Vous ne pouvez plus vous y rendre qu'une fois par an, en septembre, pour l'anniversaire de la mort d'Émile. Le reste du temps, vous continuez à fleurir la tombe du cimetière de Montmartre, comme s'il y était encore.

Le mariage de Denise avec Maurice Le Blond en octobre 1908 vous donne une nouvelle raison de vivre : vous participez à tous les

⁸ Évelyne Bloch-Dano, *Madame Zola*, 1997.

préparatifs puis, après les noces, vous guidez Denise dans son rôle de maîtresse de maison. Bientôt, vous avez aussi la joie de confectionner des vêtements pour ses deux filles. Vous vous rapprochez de Jacques, qui vous rend visite chaque jeudi et vous emmène même au cinéma voir l'adaptation de *L'Assommoir*.

Naturellement, vous lisez beaucoup. Vous dévorez notamment les *Souvenirs autour d'un groupe littéraire*, publiés par Julia Daudet en 1910, qui offrent un témoignage inestimable sur votre vie même si Julia n'est pas toujours tendre avec vous : « *Je me la figure autrefois dans le petit logis des Batignolles, connaissant les charges et les fatigues multiples du ménage ; elle soigne admirablement sa maison, fait de jolis ouvrages et ses robes elle-même, a toutes les minuties des femmes habituées longtemps à se servir* »⁹. En rappelant ainsi vos origines populaires, que vous avez pourtant pris tant de soin à faire oublier, Julia se venge en fait des critiques que vous aviez formulées dix ans plus tôt, alors qu'elle publiait les *Notes sur la vie* de Daudet : « *Quant aux raclures de tiroirs de son mari que Madame Daudet colle les unes aux autres en ajoutant sa sauce fade et personnelle [...] c'est mort à l'avance* »¹⁰. Tout est dit, la rupture entre Julia Daudet la riche et brillante antidreyfusarde et vous, Alexandrine Zola, dreyfusarde convaincue issue du petit peuple parisien et veuve d'un homme panthéonisé, est définitivement actée.

L'année 1914 s'ouvre par un décès : Jeanne Rozerot est en effet emportée, à quarante-sept ans, après une opération chirurgicale bénigne. Cette perte vous affecte beaucoup car, malgré tout, Jeanne était l'autre grand amour d'Émile, elle était un lien entre Émile et vous. Vous êtes en cure à Royat quand la guerre éclate quelques mois plus tard, le 1^{er} août 1914 : à soixante-quinze ans, vous n'hésitez pas une seule seconde à regagner Paris pour participer à l'effort de guerre. Vous tricotez pour les soldats, vous rejoignez le *Comité d'aide et d'assistance aux combattants coloniaux et aux prisonniers de guerre*, où vous distribuez vivres et

⁹ Julia Daudet, *Souvenirs autour d'un groupe littéraire*, 1910.

¹⁰ Évelyne Bloch-Dano, *Madame Zola*, 1997.

vêtements aux soldats. Vous retrouvez Julia Daudet dans la *Croisade des femmes françaises* : en cette période de crise, vous mettez vos différends de côté pour vendre ensemble des carnets de timbres au profit des troupes. Vous vous rendez à l'Hôpital Chaptal pour distribuer mouchoirs, savons et cigares aux soldats, et vous êtes même marraine de guerre de Max Robert Valteau, blessé au front et sans famille pour le recueillir.

Après la guerre, vous ne sortez plus beaucoup, vous plaisant chez vous. Vous ne vous aventurez dehors que pour le pèlerinage de Médan chaque octobre et pour rendre visite à Denise à L'Étang-la-Ville et à Jacques à Ville-d'Avray. Vous recevez vos amis tous les samedis et vous êtes très proche de Lucien Daudet (le fils d'Alphonse et Julia) qui vous amène des livres et vous parle de l'admiration de l'Impératrice Eugénie pour l'œuvre d'Émile, et vous appréciez aussi beaucoup Marguerite, la femme de Jacques. Vous soutenez également la fondation de la *Société littéraire des amis d'Émile Zola* par Maurice Le Blond en 1921, et vous encouragez la carrière de Denise qui publie deux romans pour la Bibliothèque rose, *Les Années heureuses* et *Frères de guerre*, relisant notamment les épreuves. C'est la lecture qui occupe la plus grande partie de votre vie : vous vous passionnez pour la publication du *Journal* des Goncourt, vous dévorez les œuvres de Musset et Flaubert, et vous relisez les Rougon-Macquart, notamment *Son Excellence Eugène Rougon* et *La Terre* (que vous allez voir au cinéma).

En juin 1923 vous êtes victime d'une congestion cérébrale : vous recouvrez toutes vos facultés mentales mais vous ne sortez plus, craignant d'être diminuée aux yeux des autres. Vous êtes dans votre cabinet de toilettes quand vous êtes finalement emportée par une nouvelle congestion cérébrale, le 26 avril 1925. Vous aviez quatre-vingt-six ans. Conformément à votre testament, vos biens sont divisés entre Denise et Jacques (qui héritent également de la propriété littéraire de leur père) et l'Assistance Publique au profit de la Fondation Émile Zola. Les manuscrits d'Émile sont légués à la Bibliothèque nationale de France, et les trois tableaux de Manet que vous possédiez sont légués au Louvre. Aujourd'hui, Alexandrine, personne ne connaît l'histoire si fascinante de